La ville et ses doubles

The City and its Replicates

Paul Arnould et Yves-François Le Lay

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8963>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8963

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 103-124

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Paul Arnould et Yves-François Le Lay, « La ville et ses doubles », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8963> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8963

> DOSSIER

PAUL ARNOULD

Environnement, ville, société
École normale supérieure de Lyon
F-69342
paul.arnould@ens-lyon.fr

YVES-FRANÇOIS LE LAY

Environnement, ville, société
École normale supérieure de Lyon
F-69342
yves-francois.le-lay@ens-lyon.fr

LA VILLE ET SES DOUBLES

Résumé. — La dualité ville-campagne et le modèle centre-périphérie ont servi de clés de lecture aux géographes et, plus généralement, aux spécialistes des sciences sociales qui se sont efforcés de décrire et d'expliquer le fonctionnement, la structure et l'évolution des agglomérations urbaines. Au cours du xx^e siècle, nombre de villes ont vu leur emprise spatiale et leur population doubler plusieurs fois, leurs centres et leurs périphéries se dédoubler; si bien que les observateurs ont redoublé d'efforts pour se doter de nouveaux mots mieux à même de rendre compte des mutations de la ville et de ses doubles. L'article souligne leur créativité, stimulée par l'émergence d'un modèle du troisième type, éminemment urbain à défaut de rester pleinement citadin ou rural.

Mots clés. — Campagne, centre, doubles, modèle, nature en ville, périphérie, périurbain, ville.

Il est des villes tentaculaires, des « monstruopoles » comme Mexico, Lagos (Monnet, 1997) ou certaines villes chinoises¹. Il en est d'autres qui rétrécissent. Un nouveau vocabulaire est né pour les qualifier. Les *shrinking cities* des auteurs anglophones, la *Stadtschrumpfung* des scientifiques allemands, les *villes en décroissance* ou le *rétrécissement urbain* des chercheurs français traduisent cette autre tendance de l'évolution des villes. Le phénomène a été analysé dans bon nombre de villes américaines, à commencer par Detroit (Staszak, 1999). Il concerne également les villes anglaises, allemandes et italiennes, de l'Europe de l'Est, mais aussi japonaises, russes et ukrainiennes (Roth, 2011). Que signifient ces trajectoires contradictoires ? Que la ville est une œuvre en perpétuelle construction, un chantier ouvert, sans doute (Bairoch, 1985, 1996 ; Chombard de Lauwe, 1982 ; Claval, 1982 ; Roncayolo, 1990) ? Que le modèle centre-périphérie a vécu ou ne rend plus compte de ce qui se joue dans le territoire des villes, assurément ? Que la communication à propos de la ville (sur, dans, de, près de, contre... la ville) est en profonde mutation, certainement (Lussault, 2007) ? Que peuvent apprendre les différents territoires de la ville et hors la ville identifiés par des générations de chercheurs, ville centre, faubourgs, banlieues, espaces périurbains, friches intra-urbaines, vieilles et nouvelles campagnes ? S'agit-il de doubles de la ville, faces obscures de l'urbanité ? Ou peut-on envisager une « revanche » ou un « retour » des campagnes (Kayser, 1990, 1993) comme lieu de vie et de sociabilité ?

La posture adoptée dans ce travail est celle d'une mise en espace-temps du devenir des villes sur une période relativement longue pour en faire une lecture sous le signe du double. L'article vise à interroger les travaux issus principalement de la sphère géographique au filtre de la notion de double. La problématique questionne les modèles de recomposition de l'urbain et du post-urbain. Le titre, « La ville et ses doubles », est proche de celui d'un ouvrage de Jérôme Monnet (1993), *La ville et son double. Images et usages du centre : la parabole de Mexico*. Il s'en démarque car se propose simplement d'essayer de comprendre ce qui se joue derrière la prolifération des propositions terminologiques pour rendre compte des multiples formes prises par la croissance et le développement des villes. Il n'a pas la prétention de compléter la stimulante synthèse réalisée sous la direction de Christian Topalov, Laurent Coudroy de Lille, Jean-Charles Depaule et Brigitte Marin (2010).

La notion de « double » telle que nous la concevons joue sur plusieurs registres, dans la mesure où il s'agit de ranger les formes d'extension urbaine sous un qualificatif indiquant que la ville suscite des formes qui la font rapidement doubler de population, la dédoublent, avec l'émergence de formes qui lui ressemblent, la redoublent, en répliquant des fonctions, des organisations ou des modèles existants. Grâce à sa polysémie, l'idée de double paraît apte à mettre en perspective des formes et des structures apparemment éloignées les unes des autres. Ce mot est mobilisable pour deux ordres de raisons. Le premier réside dans la multiplicité de sens, le second tient au fait que ce terme charnière est utilisé dans un grand nombre

¹ Les auteurs remercient les deux évaluateurs anonymes ainsi qu'Émeline Comby dont les lectures ont contribué à bonifier le contenu de la contribution.

d'expressions composites. Le mot « double » sert de pivot dans des expressions qui peuvent aider à situer des formes urbaines sans grand lien apparent comme double langage, double jeu, double emploi, double sens, quitte ou double... L'ambiguïté et la multiplicité s'avèrent des clés de lecture permettant une prise de recul et une entrée par l'hybridité. D'abord, le double prend le sens de multiplication par deux, donc de croissance, d'aspects comptables démographiques, avec l'utilisation de métaphores comme celle de villes champignons pour évoquer les croissances exponentielles. C'est aussi le sens de tromperie ou de duplicité, pouvant faire allusion aux utopies liées à la recherche de la ville idéale. La place de la nature en ville peut alors être également questionnée : est-ce une anti-ville ou un des masques de la ville ? Enfin, c'est l'idée de gémellité, de *duplicata*, de copie (sources de termes comme les villes-doublons) ou de doublure (à l'origine des villes nouvelles par exemple). Le double peut alors dépasser le maître, posant aussi la question des villes mimétiques ou de celles créatives, « fertiles » comme le proposent certains, dans une livraison hors série de la revue *Paysage Actualités* (Gilsoul, 2011). On retrouve la même idée à l'occasion d'une exposition intitulée « La ville fertile – Vers une nature urbaine » qui s'est tenue du 23 mars au 24 juillet 2011 à la Cité de l'architecture et du patrimoine à Paris, puis à Nice du 29 octobre 2013 au 4 janvier 2014. Elle a été élaborée en rupture avec les modèles existants pour se rattacher à un autre sens du double qui est le relais ou le passage au premier plan. Loin de signifier imprécision, au contraire, cette richesse paraît avoir des vertus stimulantes pour aider à penser des formes éminemment composites des territoires de l'urbain.

Ghetto, bidonville, faubourg, taudis, quartier : fonctionnant comme des instruments, des enjeux et des révélateurs, les mots évoquent non seulement les espaces urbains, mais encore la population qui les habite, stigmatisant parfois cette dernière (Wald, Leimdorfer, 2004 ; Depaule, 2006). Dans des registres populaire, expert et technique, le lexique s'est enrichi pour désigner de « nouveaux territoires » apparus à la faveur de l'extension urbaine (Rivière d'Arc, 2001). Bien plus, les mots structurent l'espace urbain ; ils contribuent à le qualifier et à le diviser. « C'est par eux que les locuteurs désignent des lieux, distinguent des parties de la ville, les regroupent, les classent et les ordonnent » (Topalov, 2002 : 1). Va-t-on alors vers une fragmentation des discours sur la ville ou assiste-t-on à une uniformisation des références liée à la mondialisation ? Le modèle centre-périphérie se voit-il périmé par l'arrivée des notions de centralités plurielles ou de polynucléarité ?

Dans le maquis des concepts

Le mois de janvier est celui des vœux. Les cartes traditionnelles se raréfient. Les cartes électroniques gagnent du terrain. Les plus créatives sont animées et sonorisées. En janvier 2013, celle du service de communication de la structure de recherche Intelligence des mondes urbains (IMU) se caractérise par son inventivité

relative². Le concept est celui d'un cadran d'horloge dont l'aiguille décline toutes les cinq minutes une thématique concernant l'urbain. Successivement apparaissent ainsi : 1) villes et mobilités ; 2) nature en ville ; 3) villes et climat ; 4) villes numériques ; 5) données urbaines ; 6) risques urbains ; 7) mondes urbains possibles ; 8) verticalités ; 9) bâti construction ; 10) habitat ; 11) *smart cities* ; et 12) prospectives urbaines. Cet inventaire à la Prévert a ses limites. Il est œuvre de circonstance. Il est révélateur de la façon dont une dizaine d'équipes de recherches de la région Rhône-Alpes mettent, à l'agenda de l'année 2013, de grands chantiers de recherche sur l'urbain. Tout autant que ce qui est dit, dans ces douze thématiques, des nouvelles façons de parler de la ville, la mise à l'écart d'un certain nombre de notions paraissent révélatrices des pistes dans l'air du temps pour traiter de la ville. Rien sur les morphologies, les paysages, les sites, les espaces, les territoires, les marges, les périphéries. Ces concepts sont-ils épuisés ? Est-il dépassé de traiter de ce qui se joue entre les villes et les campagnes ? Manipuler les notions de rural, de périurbain, d'espaces intermédiaires ou interstitiels ne présente-t-il plus d'intérêt ? Pourtant, c'est à cette tâche que nous nous attelons en inventoriant les concepts qui ont été avancés depuis une vingtaine d'années pour revitaliser et revisiter les modèles simplistes centre-périphérie. Essentiellement appuyé sur les travaux produits par la communauté des géographes et, plus largement, par les chercheurs en sciences humaines et sociales, ce travail vise à comprendre ce qui se joue derrière les façons de traiter et de parler de la ville et de son devenir.

Un couple épuisé ou éternel ? La ville et son envers, la campagne

Qu'il était bon le temps où le couple rural-urbain, également qualifié, suivant les auteurs, de binôme ville-campagne, suffisait à caractériser les grandes formes d'espaces aménagés par les hommes, en dehors des grands milieux naturels qu'étaient les forêts et les déserts (Friedmann, 1953 ; Duby, Wallon, 1975 ; Duby, 1985 ; Arnould *et al.*, 2009). Le géographe Pierre George (1952, 1956, 1961, 1963) entérinait ces deux entrées dominantes dans l'analyse de l'organisation de l'espace. Les titres parfaitement symétriques de ses publications représentent, dans toute leur limpidité, cette lecture de l'ordre du monde suivant deux logiques aux caractéristiques fondamentalement différentes. *La ville et le fait urbain à travers le monde* (1952) était suivi, en 1956, du titre parfaitement symétrique de *La Campagne et le fait rural à travers le monde*. Quelques années plus tard, le *Précis de géographie urbaine* (1961) précédait la parution jumelle du *Précis de géographie rurale* (1963). Nostalgie face à cette lecture binaire où à l'ordre éternel des champs (Blais, 1939 ; Bonnamour, 1993) correspondait un ordre éternel des villes (Chabot, 1948 ; Beaujeu-Garnier, Chabot, 1964 ; Claval, 1982). Le temps des deux mondes était gravé dans le marbre. Il servait de clé de lecture incontournable.

² Accès : http://umr5600.univ-lyon3.fr/Newsletter_IMU/2013/carte_voeux_imu_2013/voeux_imu_2013.html. Consulté le 24/03/14.

L'*urbs* latine dont Rome fut l'emblème et la *polis* grecque sont des modèles de cités généralement encloses derrière des remparts, des murailles qui en marquent de façon spectaculaire les limites. Les médinas musulmanes participent du même modèle de villes closes. Mais la clôture n'a qu'un temps. Elle est faite pour être transgressée, dépassée. Les murs sont des constructions à l'espérance de vie plus ou moins longues. Ainsi les traces des enceintes de Paris, telle la muraille de Philippe Auguste, repérable derrière le Panthéon, ne sont-elles plus que des vestiges de pierre. D'autres enceintes, comme le mur des Fermiers généraux ou les fortifications ne se lisent plus que dans les morphologies de la ville, grands boulevards ou boulevards des Maréchaux et boulevard périphérique. Ces carcans successifs aident à comprendre la fortune des modèles de croissance proposés depuis des siècles par les chercheurs évoquant des systèmes de zones concentriques.

Progressivement, cette dichotomie ville-campagne s'est trouvée remise en question (Arlaud *et al.*, 2005 ; Stébé, Marchal, 2009). Durant plusieurs années, pensée et dirigée par Roger Brunet, la collection « Découvrir la France » de Larousse donne une image dynamique de ce pays. Parmi les trouvailles éditoriales qui font le succès de cette série, les représentations cartographiques des villes constituent une plus-value certaine par rapport aux productions antérieures. Ces cartes des villes dans leur environnement sont d'une remarquable qualité. L'étude des légendes des centaines de cartes de villes jalonnant les descriptions des régions de France permet de repérer les catégories pertinentes utilisées dans les années 70 pour décrire le fait urbain en le spatialisant. Chaque auteur d'une description régionale et urbaine met sa « griffe » sur le croquis de la croissance urbaine. Pourtant, que ce soit Paris, Lille, Bordeaux, Clermont-Ferrand... les mêmes rubriques reviennent de façon récurrente dans toutes les légendes. Le vieux centre, aussi qualifié de centre ancien ou de noyau historique, est cerné par des espaces périphériques de plus ou moins fortes densités. Les grands ensembles qui apparaissent avec évidence sur cartes et photos aériennes sont systématiquement figurés tant ils représentent un choix d'urbanisme lourd de conséquences... Pour sa part, la campagne est figurée sous trois modes d'utilisation du sol dominants : la forêt, la vigne, la terre agricole, et parfois la prairie. Sous ces catégories simples se dessine cependant la complexité des formes de croissance des villes françaises dans leur écrin agricole et forestier. Elles repèrent aussi le passage de la ville centre, du vieux noyau urbain, à des enveloppes aux formes différenciées. Certaines cartes indiquent les traces des anciens faubourgs. Ils sont des sortes de doublures internes. La toponymie en garde la trace. À Paris, les faubourgs Saint-Germain, Saint-Antoine, Saint-Honoré, Saint-Denis font partie de la ville centre, depuis leur intégration dans la ville aux ^{xviii}^e et ^{xix}^e siècles. Dans la catégorie de ce que nous qualifions de doubles de la ville, le faubourg tient une place privilégiée. C'est un double en miniature de la ville, d'époque médiévale et moderne. Accolé aux murailles et remparts des cités, à proximité des portes et des ponts ouvrant sur les grandes voies de circulation reliant les territoires environnants (Stébé, 2002), il caractérise les premières formes d'extensions urbaines. Il a bien vite été digéré par la croissance des villes à l'époque industrielle.

Quand le double se redouble

Par rapport au double qu'est le faubourg, aux activités souvent spécialisées, un nouveau double caractérise les formes de croissance urbaine du ^{xix}^e siècle. Par-delà la diversité de ses formes et de ses fonctions, on range souvent ce double sous le nom unique et équivoque de banlieue. Le terme et la notion de faubourg rangés aux oubliettes, un nouveau vocable prend donc le relais pour caractériser une impressionnante série de formes d'extension des villes au cours du ^{xix}^e et du ^{xx}^e siècle. Cette deuxième forme de double a curieusement été qualifiée en réutilisant le vocable médiéval de banlieue. Ce terme qui évoquait le droit seigneurial d'ordonner, de juger, de faire payer une redevance correspondait, au sens strict, à un anneau concentrique à la ville d'une lieue, soit environ quatre kilomètres de rayon (Stébé, 2002). Avec la révolution industrielle du ^{xix}^e siècle, les villes ont subi une nouvelle crise de croissance. Les géographes ont utilisé le terme de banlieue pour nommer les nouvelles formes d'urbanisation en lui accolant, parfois, un qualificatif pour préciser ses particularités fonctionnelles ou ses aspects de forme : banlieue industrielle, résidentielle, de loisirs... La multiplicité des formes prises par ces doubles est impressionnante. Y voisinent les cités jardins et les cités ouvrières, les banlieues noires et les banlieues rouges (Fourcaut, 1992 ; 2000), les cités jardins et les grands ensembles, les habitations à loyer modéré et les lotissements.

La littérature sur les banlieues a constitué le gros des réflexions conduites dans les années 90. Toutes les sciences sociales s'y sont risquées. Dans la lignée d'Hervé Vieillard-Baron (1996), les géographes ont conduit des études pointant l'ambivalence du terme et combinant les notions de défi et d'exclusion. La liste des qualificatifs disqualifiant la banlieue est d'une incontestable richesse (Germes et al., 2010). Hervé Vieillard-Baron (1996) en donne un aperçu : « banlieue ghetto, banlieue explosive, banlieue damnée... ». Les sociologues (Stébé, 2002) ont magistralement synthétisé les caractéristiques de la « banlieue plurielle », par ses origines disparates et ses formes d'aménagement composites. Analyse spatiale, historique et sociale permettaient de comprendre tout à la fois le malaise, la crise de ces doubles insaisissables, les mythes qui y sont attachés et la richesse de la culture qui s'y développe (Fourcaut, 1992, 2000 ; Wacquant, 2007 ; Lapeyronnie, 2008). Les aménageurs en ont fait leur laboratoire pour proposer des solutions dont aucune n'a eu d'effet miracle. Les villes nouvelles ont symbolisé, à une période, des doubles urbains à visage humain, censés réconcilier la ville et ses habitants. Dans une livraison thématique de la revue *Articulo. Journal of Urban Research* plaisamment intitulé « Splendeur et misère du périurbain » (Bonard et al., 2009), les auteurs consacrent de nombreux articles à cette éternelle quête de la forme idéale d'habiter l'urbain. Les géographes du laboratoire de géopolitique de l'université Paris 8, conduits par Béatrice Giblin (2009), ont proposé un original *Dictionnaire des banlieues*. Cet ouvrage débute par des introductions synthétiques, « Les banlieues en questions » (*ibid.* : 7-42) et « Temps forts » (*ibid.* : 45-73), traitant des questions de ségrégation et d'injustice spatiale et sociale, de politique et de médias. Ensuite, les entrées du

dictionnaire combinent des entrées non conformistes mais ô combien pertinentes. Des mots de l'actualité – « Bandes, ascenseur social, hip hop, Karcher, Ni putes ni soumises, racaille, sos racisme... » – y côtoient des concepts « lourds » comme « honneur, identité, intégration, culture, communautarisme, discrimination... ». Le tout est abordé à de multiples échelles spatiales (par exemple, Paris, La Plaine Saint-Denis, Clichy, Bobigny en ce qui concerne l'Île-de-France) et temporelles.

Modéliser les doubles

Qu'il était simple aussi le temps où les premiers modélisateurs proposaient le modèle centre-périphérie. Les travaux des chercheurs de l'École de Chicago et d'Ernest W. Burgess, notamment, complètent les travaux d'origine allemande qui ont sous-tendu, des années durant, les études sur la dynamique des villes. À un peu plus d'un siècle d'intervalle, deux couples de chercheurs économistes ou géographes ont nourri la réflexion sur la place de la ville dans l'espace. Les titres de leurs ouvrages de références, sur la modélisation des systèmes de croissance et sur la hiérarchie urbaine ne sont pas des modèles de brièveté. Si Walter Christaller (1933) est souvent considéré comme le principal théoricien des modèles d'organisation spatiale, il n'est pas seul. À la même époque, August Lösch (1940) contribue également à jeter les bases de modélisations fonctionnant plus ou moins bien suivant les contextes éco-géographiques ou les systèmes sociopolitiques.

En réalité, ils s'inscrivaient dans une lignée de théoriciens ayant abordé la question des structures urbaines dès le début du XIX^e siècle. Tous avaient comme objectif de proposer une conceptualisation des formes de croissance et de hiérarchisation des systèmes d'habitat polarisés en décrivant des logiques d'organisation de l'espace urbain et rural qui allaient fonctionner; durant des décennies, comme paradigme unificateur des recherches. Johann Heinrich von Thünen (1826) avait déjà amorcé une théorisation des hiérarchies urbaines. En 1841, Johann Georg Kohl, moins connu mais tout aussi créatif, formalise de nombreuses caractéristiques des systèmes d'organisation spatiale. Remarquablement illustré, son ouvrage, *Der Verkehr und die Ansiedelungen des Menschen in ihrer Abhängigkeit von der Gestaltung der Erdoberfläche* (« La circulation et l'installation des hommes selon leur dépendance envers l'organisation de la surface de la Terre »), symbolise ce temps d'avant le dédoublement des villes (figure 1). Il y propose le modèle radioconcentrique en s'appuyant sur l'exemple de Moscou. Il envisage aussi la construction de la ville sous la ville avec ses deux étages souterrains. Dans son modèle de gradient décroissant des tailles des immeubles, il nuance le schématisme de ce travail en évoquant, dans le texte, le rôle des aspects sociaux, les classes moyennes, aux stratégies résidentielles fort différentes de celles des hauts fonctionnaires, des nobles, des capitalistes, des banquiers, des commerçants. Il traite de lieux singuliers comme les écoles, les musées, les cloîtres et a conscience du rôle des motivations comme la recherche de tranquillité, d'indépendance, de coûts, mais aussi des contraintes liées à la pauvreté et à la maladie.

Figure 1. Une ville « redoublée » par ses anneaux de croissance.

Une « paléomodélisation » des zones radioconcentriques, bien avant les travaux de l'École de Chicago, de A. Lösch ou de W. Christaller : l'exemple de Moscou (source : Kohl, 1841, domaine public).

Le double introuvable

Après ces formalisations plus ou moins abouties de ce qui se joue entre les villes et leurs doubles, une série de travaux mettent, au contraire, l'accent sur l'aspect informel de la croissance urbaine des derniers siècles. Pour eux, le double est introuvable. Emportée, comme toutes les disciplines, dans un grand mouvement de remise en question que les événements de mai 1968 ne sauraient épuiser, la géographie connaît alors une période de profondes métamorphoses. Le temps béni du duo rural-urbain n'en sortira pas indemne. Il a vécu. Il subira des assauts de toutes parts. Dans la foulée des travaux de Françoise Choay (1994), une première vague de contestation consiste à annoncer la mort de la ville. Cet avis de décès est plus ou moins accepté par les chercheurs. Il ne peut laisser indifférent. De fait, annoncer la mort de la ville signifie qu'un certain modèle urbain, de racine européenne, a vécu. Dans la dernière moitié du ^{xx}^e siècle, la ville a cédé la place à ce que Françoise Choay (1994) a appelé l'urbain pour évoquer la véritable prolifération d'un tissu urbain où il n'était plus possible de reconnaître des structures de croissance organisées. Dans le contexte de cette difficulté à qualifier l'hybridation entre urbain et rural, l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee), grand producteur de données sur la croissance urbaine, ses modalités, ses territoires, a révisé, fin 2011, sa façon de collecter des informations en supprimant la notion de rural. Gérard-François Dumont (2012) en a donné une vision à l'humour décapant. Dans un bref pamphlet intitulé *Un meurtre géographique : la France rurale*, en signant sous le pseudonyme Sherlock Holmes, il cherche à comprendre les mobiles ayant présidé à la liquidation du rural comme catégorie statistique pertinente. Il questionne fermement notre machine à produire des données quantifiées, l'Insee. L'auteur met le doigt sur la difficulté à trouver des dénominations et des indicateurs pertinents pour décrire ce qui se joue à la périphérie plus ou moins proche des villes.

Pour décrire les formes de croissance de la ville, des chercheurs mobilisent une terminologie fondée sur des métaphores. Ainsi manipulent-ils des images censées être signifiantes dont les plus courantes sont celles de la marée, de la tache d'huile, du grignotage, de l'*urban sprawl*. La conceptualisation y est réduite à la portion congrue. Le terme générique d'étalement urbain permet de nommer ces villes qui en prennent à leur aise avec l'espace rural environnant en s'y déployant sans vergogne. Cette terminologie est utilisée à profusion pour qualifier des processus observables de façon particulièrement aiguë avec les nouvelles images venues du ciel. Métaphore de type océanique, la « marée urbaine » a eu son heure de gloire. Jean-Louis Tissier (1992) en a fait une critique pertinente. Une autre métaphore dont on hésite à dire si elle vient du registre culinaire ou automobile a consisté à parler de « tache d'huile ». L'image d'expansion sourmoise, puissante, inexorable était installée. La marée pouvait refluer, mais le flux comptait plus que le reflux. La tache d'huile ne pouvait avoir une extension illimitée, mais les implications fonctionnelles de ces deux références n'ont guère été exploitées. Seule importait la puissance d'un mot évoquant des mécanismes de diffusion empruntés à des registres fort éloignés de l'urbain, manipulés à satiété et révélant par là que l'important n'est pas toujours la rigueur scientifique, mais la trouvaille sémantique qui fera mouche et sera reprise, sans critique aucune. Mais, ces trouvailles sont surtout restées cantonnées dans le registre de l'incantation. Le terme de grignotage a également fait florès. La ville ronge les autres espaces, campagnes et forêts. Le terme évoque une activité typique des rats et souris. Il rejoint une citation de Karl Marx évoquée par Bernard Kalaora et Antoine Savoie à propos de la découverte d'un manuscrit de Frédéric Le Play (1847) oublié depuis 1847 et intitulé *Des forêts*. Ils font allusion à « la mémoire grignoteuse des souris », friandes de papier lorsque le grain ou le fromage viennent à manquer. D'autres animaux ont pu être mobilisés, comme la mite et son mitage.

Derrière ces mots, il est aussi possible de repérer deux façons contradictoires de parler des rapports de la ville à ses territoires environnants. Deux titres, l'un d'un article, l'autre d'un ouvrage, semblent significatifs de deux attitudes à l'égard du devenir du rural face à l'urbain, dans une lutte faisant songer à l'éternel combat de David contre Goliath. Le premier article est dû à l'un des géographes français les plus inventifs mais aussi les plus engagés dans les politiques publiques comme acteur et comme penseur nourrissant les réflexions de cette grande machinerie à penser le devenir des territoires français qu'est la Délégation interministérielle à l'aménagement du territoire et à l'attractivité régionale (Datar). Il s'agit d'Armand Frémont (2009) intitulant un bref et percutant article de synthèse sur les scénarios d'évolution du territoire en France « À la recherche du rural perdu ». Cet article s'inscrit dans une lignée de travaux adeptes du vocabulaire créatif, plaisant, gai au sens du gai savoir de François Rabelais. Cette vision que l'on pourrait qualifier d'hédoniste est aussi représentée par Jean-Pierre Husson (2008), géographe spécialiste des forêts, et ses *Envies de campagnes*. D'autres études explorent et questionnent des images voisines du paradis, des désirs, du bonheur (Hervieu, Viard, 1998) ou de la renaissance (Kayser, 1990, 1993 ; Rautenberg et al., 2000 ; Urbain, 2002). Loin de ces imaginaires et qualificatifs gratifiants, dans une conférence intitulée « La vulnérabilité urbaine mondiale » donnée à l'initiative du Grand Lyon le 23 avril 2009 à l'École normale supérieure de Lyon, Michel Lussault définit la campagne de façon provocatrice et réductrice comme « un espace de loisir pour urbains spatiophages ».

Le chercheur s'immergeant dans la littérature sur la ville est confronté à une prolifération sémantique. Pour qualifier les formes de croissance, ses collègues rivalisent d'inventivité, créant des concepts à foison. Voulant dépasser le duo, vu comme périmé, obsolète, de « ville-campagne », ou d'« urbain-rural », ils inventent la catégorie hybride du « rurbain » ou, de façon plus neutre, du « suburbain ». D'autres traitent de « tiers espace ». Reprenant la trouvaille d'Emmanuel-Joseph Sieyès (« Tiers État ») du temps de la Révolution française, Martin Vanier (2000) évoque avec brio l'intérêt de ce qualificatif en tête d'un article où il propose de réutiliser, en l'adaptant, cette appellation qu'il juge féconde. De fait, il reprend un terme déjà utilisé par Jean Viard (1990), le sociologue des nouveaux usages, pour nommer les nouveaux espaces protégés. Gilles Clément (2004) se saisit également de ce terme qui oblige à se situer dans le temps et dans l'espace en révisant et en revisitant des notions stimulantes en traitant, lui, de « tiers paysage ». La nouveauté terminologique ne s'arrête pas là. « Para-urbain » aura son heure de gloire pour nommer ce qui n'est pas, n'est plus ou n'est pas encore de la ville. Toujours pour qualifier ces espaces de l'hybridation, de la mixité, de la complexité, « entre-deux » et « espaces intermédiaires » auront leurs partisans (Bonerandi *et al.*, 2003). Plus récemment, la notion « *urban sprawl* », habillage anglophone de notre concept, plus plat, d'étalement connaît un succès certain. Dans son ouvrage sur *La crise des banlieues*, Jean-Marc Stébé (2002) évoque des espaces « *borderline* ». Que cache cette créativité terminologique ? Ces relais et superpositions de concepts interpellent. Pourquoi cette prolifération de termes pour qualifier ce qui se joue à la périphérie des villes ? Une première génération de termes a joué sur « périurbain » ou « suburbanisation » (Bauer; Roux, 1976 ; Berger *et al.*, 1980). Les créateurs de concepts sont légion : par exemple, Emmanuelle Bonerandi, Pierre-Antoine Landel et Emmanuel Roux (2003), Yves Chalas (2010), Éric Charmes (2010), Françoise Choay (1980, 1994), Michel Lussault (2007), Olivier Mongin (2003), Philippe Perrier-Cornet (2002a, 2002b), Denise Pumain (2006), Martin Vanier (2000), Hervé Vieillard-Baron (1996), Jean-Marc Stébé et Hervé Marchal (2009), Jean-Louis Tissier (1992)... constituent quelques-uns des noms de cette galaxie de chercheurs tentant de comprendre ce qui se joue à la périphérie des villes. La littérature francophone sur ces questions est immense. Les géographes y tiennent une place de choix. Thierry Paquot (2000) le confirme dans son introduction sur *La ville et l'urbain* où il procède à un balayage des grands ouvrages sur l'urbain. Sans équivoque, l'auteur pose la question d'une approche franco-française. En association avec les codirecteurs de l'ouvrage, Michel Lussault et Sophie Body-Gendrot (2000), il donne la parole à nombre de disciplines qui traitent de l'urbain. La diversité des regards qui en ressort est impressionnante. En sus de ces termes évoquant des dispositifs spatiaux, d'autres qualificatifs envisagent la question du temps et de l'avenir des villes : « mort de la ville », « après ville », « post urbain », sont quelques-unes des expressions et des concepts mobilisés pour évoquer les tendances évolutives récentes.

À côté de ce champ de la recherche académique bien balisé et actualisé dans le *Traité sur la ville* de Jean-Marc Stébé et Hervé Marchal (2009), d'autres vecteurs de communication s'emparent de la question des modalités de croissance des villes. La presse est un puissant relais des concepts proposés par les chercheurs. Sur ce sujet, un

article est particulièrement stimulant. Son titre est en forme d'interrogation et de jeu de mot : « Le périurbain a-t-il mauvaise presse ? » (Billard, Brennetot, 2009). Il fourmille de références précises empruntées au dépouillement d'une quinzaine d'organes de presse sur la période 1995-2000. On y découvre la percée du terme périurbain dans les années 90. Les auteurs en font une lecture à la fois politique et géo-éthique montrant que presses dites de droite et de gauche ne se retrouvent pas affrontées sur la question. Les graphiques qu'ils proposent montrent l'émergence de ces deux concepts dans le vocabulaire des organes de presse grand public. Les fragments de textes proposés pour illustrer la critique du néo-ruralisme, la mise en scène des inégalités sociospatiales, l'affirmation de l'avènement d'un urbanisme insoutenable, les enjeux de la gouvernance et de la régulation territoriale fournissent des exemples de la façon dont les médias rendent compte de ces formes si difficiles à saisir de dédoublement des villes.

Du rural à l'urbain : aller-retour

La croissance de la ville et la diffusion de l'urbain ont pour conséquence de complexifier considérablement les relations qui unissent les cités à leur environnement (Mathieu, 1990, 1998 ; Arlaud et al., 2005) au point de rendre caduques les distinctions traditionnelles ville/campagne, urbain/rural ou encore centre/périphérie. Avec l'avancée du front d'urbanisation, certains espaces ont changé plusieurs fois de statuts, leur degré de centralité ou de périphéricité variant dans le temps. Désormais, il est vain de chercher des organisations spatiales aussi simples que celle que Johann Georg Kohl (1841) présentait dans les premiers transects de la géographie urbaine. À l'heure du tout urbain, les classes moyennes ne peuvent plus que rarement faire le choix de la ville ou de la campagne ; des acteurs (aménageurs, État, collectivités locales) leur construisent d'autres modèles, de l'entre-deux – polycentriques, hiérarchisés et réticulaires – qui se montrent attentifs aux bienfaits de la densité comme à ceux de l'étalement et dans lesquels la nature n'est plus un antidote à la ville, mais plutôt un type de monument parmi d'autres.

Figure 2. Un des premiers transects de la géographie urbaine
(source : Kohl, 1841, domaine public).

Du double à la centralité : le cas du quartier de la Guillotière (Lyon)

Loin des démarches modélisatrices, une étude de cas permet d'appliquer l'ambiguïté de la notion de double à des échelles fines. Le terrain est « ce qui fait tenir ensemble » (Calbérac, 2011) ; il fait jouer des partenaires comme dans un double mixte, réunit d'une façon cohérente des mots, des concepts, des lectures et diverses observations sur des entités spatialisées aux histoires et aux fonctionnalités différenciées et complémentaires. Procédant des processus de (dé)doublement, des quartiers ont troqué leur statut de périphérie pour celui de centre.

À Lyon, sur la rive gauche du Rhône, La Guillotière a connu une telle trajectoire. Beaucoup plus large qu'aujourd'hui, le lit du fleuve comportait des bras morts – ou îlons – enveloppant des îles et des bancs alluviaux occupés par des prairies inondables et des broussailles – ou brotteaux. Dès les périodes antique et médiévale, le pont de la Guillotière est établi au droit d'un éperon de la terrasse caillouteuse de Villeurbanne qui réduit la largeur de la plaine alluviale drainée par le Rhône, une quinzaine de mètres plus bas. Héritière d'un hameau médiéval situé au carrefour des routes d'Italie et du Midi et sur une tête de pont donnant accès à Lyon – longtemps ville frontière –, la Guillotière devient un bourg du ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècle. En 1705, le quartier compte 1 500 habitants. Jusqu'au ^{xviii}^e siècle, pèlerins, soldats, marchands et marchandises ont traversé le pont du Rhône pour gagner Lyon. À l'écart du centre, « la Guillotière est une tête de pont importante, un bourg, mais c'est encore, c'est déjà une véritable banlieue de grande ville : un faubourg comme on disait alors » (Cholley, 1923 : 156-157). Cet espace périphérique est occupé par des cabarets, des ateliers de réparation pour les voitures, des marchands de chevaux, des champs et des jardins ; les Lyonnais s'y promènent et y font la fête.

Au ^{xix}^e siècle, la Guillotière devient une ville, nouvelle et indépendante – avec son maire, son administration et son budget. La croissance démographique s'avère rapide – 6 000 habitants en 1805, 7 000 en 1815, 20 000 en 1830, 30 000 en 1846 et plus de 65 000 en 1856 – et s'explique notamment par les activités liées à la circulation terrestre et aux industries métallurgique et chimique, mais aussi par les afflux de population que Lyon, de plus en plus à l'étroit, ne peut plus accueillir. Les mots des premiers géographes de la ville sont un peu durs quand il s'agit de décrire cette période d'intense développement effectué « aux dépens de Lyon, comme un organisme parasite » (Cholley, 1923 : 164). Le « vieux Lyonnais hésite toujours à "passer l'eau" » (Gallois, 1925 : 507). Doubant Lyon sur la rive gauche de son fleuve, cette périphérie s'est néanmoins mutée en un nouveau centre urbain et pluriel : la centralité historique du carrefour routier a été relayée et dédoublée par la centralité de la place du Pont où aboutissaient les 17 arches de l'ouvrage où convergent encore plusieurs rues.

Un décret en date du 24 mars 1852 enlève son indépendance à la commune suburbaine de La Guillotière et l'annexe à Lyon dont elle devient un quartier. Bien plus, des éléments de centralité sont édifiés de manière monumentale, en

particulier la préfecture et des facultés. Dans les années 2000, ce quartier si proche de l'hypercentre lyonnais a été rénové avec succès dans sa partie la plus proche du fleuve : les terrasses de la Guillotière s'affirment comme un des hauts lieux de la reconquête des berges du Rhône. Longtemps marqué par sa population ouvrière, la place du Pont, devenue place Gabriel Péri, conserve des influences culturelles diverses – à la rencontre des communautés maghrébine (rue Paul Bert), subsaharienne (Grande Rue de la Guillotière) et asiatique (rue Pasteur) – et le quartier connaît actuellement une dynamique de gentrification.

La Guillotière comme double ? La réponse par l'affirmative semble pouvoir être donnée par des définitions en termes comptables et démographiques ou en soulignant des points communs au niveau de la morphologie urbaine (grands axes, carrefours ou places). Néanmoins, les contestations liées à des projets urbains (la requalification de l'îlot Mazagran) peuvent montrer que ce double souhaite garder son identité. Il ne s'agit pas d'imiter le maître : certains habitants se réunissent sous le vocable de « Guillotins » pour affirmer l'altérité de leur quartier et leur opposition à certaines politiques du Grand Lyon.

L'impossible transect urbain

Plusieurs manuels de géographie se sont efforcés de différencier le phénomène urbain à travers le monde en fonction des grandes divisions culturelles ou socioéconomiques (George, 1952 ; Beaujeu-Garnier, Chabot, 1964 ; Pelletier, Delfante, 1989). Ainsi Pierre George (1952) a-t-il distingué les villes de l'Europe occidentale, les villes neuves des pays neufs en Amérique du Nord et en Amérique latine, les villes complexes et transformées du Proche-Orient, de l'Afrique et de l'Asie, ainsi que les villes marquées par une économie socialiste. Ces typologies ont fait l'objet de critiques qui n'ont pas manqué de pointer les lacunes concernant les spécificités de tel ou tel type, comme les villes arabes et les villes japonaises. L'exercice ne sera pas reproduit ici. Il s'agit davantage de montrer comment la succession des quartiers et les étapes de la croissance des villes d'Europe occidentale ont contribué à l'émergence du modèle centre-périphérie que les dynamiques contemporaines mettent à l'épreuve.

À quoi ressemblent les transects classiquement mis en lumière ? Le centre historique correspond généralement à l'étendue de l'agglomération antérieurement à la révolution industrielle. Dans la Cité de Carcassonne – un ensemble architectural médiéval restauré par Eugène Viollet-le-Duc au ^{xix}^e siècle –, le parcellaire est irrégulier, les rues restent petites, étroites, souvent courtes, rarement parallèles ou perpendiculaires. La plupart du temps, le noyau ancien regroupait les principaux édifices commerciaux, religieux et administratifs ; des monuments symbolisent la fonction de commandement (le château, la cathédrale, le palais de justice). À l'époque moderne, des opérations d'urbanisme mettent en scène le pouvoir royal en imposant un espace vide au cœur du tissu dense, la place royale (la place Bellecour

à Lyon, la place des Vosges à Paris). Au ^{xix}^e siècle, en vertu de principes politiques, hygiéniques, progressistes et esthétiques, l'urbanisme haussmannien est associé au percement d'artères larges et droites suivant des axes indépendants du tissu urbain existant, ce qui suppose démolition et reconstruction. Le centre-ville demeure le centre de commandement et le centre commerçant. Puis, quelques couronnes ont encéint ce noyau ancien. La première, la banlieue de l'entre-deux-guerres, procède d'un remplissage plus ou moins anarchique, à partir de la ville centre, même si l'extension est commandée par le réseau viaire, notamment la voie ferrée et les gares. La deuxième couronne désigne la banlieue des grandes agglomérations dont la périphérie s'affirme comme enjeu politique après la Seconde Guerre mondiale. Des migrants s'installent dans des logements de fortune. Ces derniers sont remplacés par des grands ensembles, marqués par les principes de la Charte d'Athènes et du Mouvement moderne. La troisième couronne, celle de la périurbanisation, se développe dans les années 70 à la faveur de mouvements centrifuges tels que l'urbain s'étale au-delà de l'agglomération morphologique.

Cette dilation de l'urbain a été diversement qualifiée et appréciée. Au terme de sa carrière, Maurice Le Lannou (1986 : 71) a dressé un constat amer sur l'étalement de Saint-Brieuc : « Je suis de ceux qui pensent, à l'envers des urbanistes et de beaucoup trop de géographes, que la ville, dans l'agglomération briochine comme ailleurs, se perd dans ses excroissances ». Yves Chalas (2002) estime que les figures classiques – l'harmonie classique, l'unité formelle, la minéralité, la densité, la fixité, la centralité unique, le contour défini et la séparation de la nature – relèvent d'un modèle ancien et ne sont plus à l'œuvre dans les villes contemporaines. L'auteur identifie les piliers d'une urbanité paradoxale qui renonce aux oppositions binaires – centre et périphérie, continuité et discontinuité, mixité et ségrégation – pour créer de nouveaux espaces, comme les plates-formes intermodales de transit, les technopôles, les centres commerciaux ou les centres artistiques et culturels. Désormais, la ville se montre polycentrique. Dès les années 60, des centres directionnels – Montparnasse et La Défense à Paris, La Part-Dieu à Lyon, Mériadeck à Bordeaux, Euralille à Lille – sont construits dans les grandes villes et dédoublent les centralités passées du noyau historique médiéval ou des bâtiments de l'époque moderne. Ils accueillent les décideurs publics et privés, des services, du tertiaire supérieur. Surtout, l'intensification et la diversification des pratiques de mobilité, mais aussi des échanges d'informations, d'argent et de marchandises, soulèvent des enjeux territoriaux.

Si les doubles intra-urbains semblent se multiplier et se diversifier, ceux-ci doivent aussi être pensés à une échelle plus petite, celle de l'armature urbaine ou de la région urbaine. Cette métaphore de l'armure insiste sur le produit fini de l'assemblage, destiné à maintenir et à soutenir l'organisation. Les villes ne vivent plus indépendamment les unes des autres, mais s'insèrent dans des systèmes (inter)urbains polycentriques qui fonctionnent selon une logique réticulaire encore hiérarchisée (Chalas, 2010).

Se représenter villes et campagnes : dépasser le double ?

Chacun porte des représentations sur l'urbain. Habiter la ville ou la campagne ne relève pas nécessairement d'un choix positif. En effet, le triptyque ville-périurbain-campagne s'offre à chacun dans son vécu, mais aussi dans son imaginaire en termes de trajectoire résidentielle. Ainsi le périurbain correspond-il souvent à une étape pour les jeunes ménages qui – à la naissance du premier enfant – quittent leur appartement pour un logement plus vaste. Ils se sont éloignés de la ville, assimilée à la technosphère dont les paysages artificiels dépendent des énergies fossiles, pour chercher un cadre de vie plus agréable qui emprunte davantage à la biosphère et où les paysages dits naturels et culturels sont construits à la faveur de l'énergie solaire. La verdure du jardin attenant au pavillon est considérée comme propice à l'épanouissement familial. La démocratisation de l'automobile et le développement des moyens de transports et de télécommunication ont amélioré l'accessibilité des emplois et des services. Ils promeuvent un mode de vie urbain, dépourvu des nuisances liées à la proximité d'autrui. La périurbanisation relève-t-elle d'une aspiration à la verdure, une anti-ville ? Rien n'est moins sûr. Bien souvent les trajectoires résidentielles commencent en ville et y reviennent. Surtout, le déménagement et la mobilité vers une maison individuelle ne répondent pas nécessairement au rêve de vivre à la campagne. En effet, le prix foncier étant inabordable dans les centres-villes, les familles se tournent vers le périurbain – plutôt que vers la banlieue – pour accéder à la propriété. En fait, les « familles les plus frustrées ne sont donc pas celles qui rêvent d'une maison à la campagne, mais celles qui souhaitent habiter au centre d'une grande ville » (Charmes, 2010 : 22). Le double reste alors dans les représentations, mais aussi dans les prix : la valorisation semble être complexe et mouvante.

Cette représentation du double est aussi prégnante dans les projets urbains. La prospective oppose souvent différents scénarios, certains loués quand d'autres sont fuis. Les maintes mutations urbaines du ^{xx}e siècle ont précocement inquiété les observateurs les plus attentifs : « À regarder nos énormes villes s'étendre de jour en jour et presque d'heure en heure, engloutir année après année de nouvelles colonies d'immigrants, et dérouler leurs tentacules, comme des pieuvres géantes, dans la campagne environnante, on sent une sorte de frémissement nous saisir, comme si on était en présence d'un symptôme de quelque étrange maladie sociale » (Reclus, 1895 : 246). Cette méfiance se prolonge dans les discussions contemporaines concernant les villes compacte et étalée, deux modèles parfois montrés comme antinomiques. Robert W. Burchell et ses collaborateurs (1998) ont listé un petit nombre de traits distinctifs de la ville étalée :

- des densités résidentielles (soit le nombre de logements par unité de surface) relativement faibles par rapport au contexte spatial et culturel ;
- l'extension sans limite et discontinue de nouvelles constructions résidentielles (surtout des pavillons individuels) ou non (comme des parcs de commerces, d'établissements industriels et de bureaux, des écoles ou d'autres services publics) du centre vers la périphérie ;

- la ségrégation spatiale de ces différents types d'utilisation du sol par le truchement de zonage ;
- l'abondante consommation de terres agricoles ou d'écosystèmes fragiles ;
- la dépendance presque totale à l'égard de l'automobile ;
- la fragmentation de la gouvernance entre de nombreuses collectivités locales dont la capacité fiscale varie fortement.

De même, Michael Neuman (2005) a présenté une série de caractéristiques de la ville compacte :

- de fortes densités de résidences et d'emplois ;
- le mélange et la proximité de divers usages du sol ;
- l'accroissement des interactions sociales et économiques ;
- une urbanisation spatialement continue et bien délimitée ;
- la présence d'infrastructures urbaines (liées notamment à la gestion des déchets et à l'adduction d'eau) ;
- un réseau de transports de qualité (en termes d'accessibilité, d'intermodalité et de multimodalité) ;
- la forte imperméabilisation des sols et la rareté des espaces vides ;
- une gouvernance bien coordonnée et dotée d'une capacité fiscale suffisante.

Aujourd'hui, le discours des tenants de la ville compacte emprunte au débat du développement durable pour souligner des vertus environnementales : la ville dense permettrait de réduire la consommation d'énergie et l'usage de l'automobile. Mais, l'hyperdensité peut également être associée à la congestion. Ainsi une étude des discours scientifiques portés sur les choix urbains révèle-t-elle des représentations de la ville autour d'un autre couple qui reprend en partie les dichotomies d'hier, tout en s'efforçant de penser l'hybridité entre les formes hier rattachées tantôt à la ville, tantôt à la campagne.

La nature dénature-t-elle la ville ?

Ville et nature ont rarement fait bon ménage. Le terme même de forêt vient du latin *foris* signifiant hors de l'enclos. Il signifie bien la dissociation de l'objet nature et de l'objet ville. En sortant de ses murailles, la ville a incorporé des fragments de nature, forêts, prairies, friches... La lecture de ses pièces plus ou moins digérées pose le problème du statut de ces inclusions. De quel double peut-il s'agir ? Est-ce le revers de la ville ? Est-ce l'entrée de l'hygiénisme ? Est-ce un gage certain de durabilité ? Est-ce le symbole d'une nouvelle fertilité ou de la réconciliation ? Est-ce la face claire de la ville ?

Les projets urbains ont capturé la nature de diverses manières (Berque et *al.*, 2006 ; Veyret, Le Goix, 2011). Il existe une géohistoire des plantes en ville où les parcs, les espaces agricoles et les reconquêtes végétales spontanées se font une place. Au XIX^e siècle, le mouvement hygiéniste prend de l'ampleur, en même temps que

l'industrialisation et l'urbanisation. Les parcs et jardins sont appréhendés comme des infrastructures d'hygiène et de morale publique. Les espaces verts publics du ^{xx}e siècle sont aménagés à l'intérieur des villes. Pour satisfaire les usagers de tout âge, ces îlots de nature supportent des activités ludiques, sportives et culturelles. Aujourd'hui, leur gestion vise à accroître la biodiversité urbaine, ce qui implique la conservation des arbres morts et à cavité, le développement de la végétation rivulaire, l'entretien des prairies de fauche. De plus, si le front d'urbanisation progresse parfois au détriment des espaces agricoles, les décideurs peuvent aussi reconnaître les dimensions écologique, alimentaire, paysagère et patrimoniale de l'agriculture et prendre le parti de l'intégrer à l'espace urbain. Enfin, la végétation peut s'installer dans des espaces interstitiels. Par exemple, les bords de chemin de fer ou de route constituent des voies de pénétration dans la ville pour certaines espèces. De même, malgré de fortes pressions urbanistiques, la préservation de nombreuses friches de régénération spontanée peut être promue en vertu de leurs apports écologiques, paysagers et récréatifs.

En février 2013, à Paris, s'est tenu un colloque intitulé *Natures urbaines en projet*. Organisé par des paysagistes et des architectes, il avait pour objectif de dresser un état des lieux du fourmillement d'initiatives visant à réconcilier ville et nature. Un des constats marquants est la fascination des chercheurs et des praticiens de l'urbain pour de nouvelles formes d'agriculture et de nature dans la ville. Jardins ouvriers et jardins partagés ont été abordés sous toutes leurs coutures. La nature, parent pauvre des études urbaines, fait un retour en force dans la réflexion. Effet de mode, alibi, tendance lourde et durable ?

Quoi qu'il en soit, cette nature interstitielle dans la ville vient compliquer les schémas existants. Couplée avec les notions de trame verte et bleue (Glatron *et al.*, 2012 ; Grésillon *et al.*, 2012), elle rend caduques les analyses en termes trop simplistes de doubles. La ville joue alors plus qu'un double jeu !

Conclusion

Dans la grande saga des évolutions des modèles urbains, deux situations extrêmes méritent attention. Elles correspondent à deux types de villes qui servent de repoussoir : elles font peur, mais interrogent fatalement sur le devenir des villes. Elles symbolisent tantôt la croissance démesurée, tantôt la rétractation inéluctable. Dans les deux cas, une forme de mort programmée apparaît à l'horizon. Il s'agit, d'une part, des villes géantes (Mongin, 2005), les mégapoles, les métapoles (Ascher, 1995) parfois appelées monstruopoles (Monnet, 1997) et, d'autre part, de ce que l'on a appelé les villes rétrécissantes (Roth, 2011) ou *shrinking cities*.

Les figures du double permettent de questionner ces évolutions. Elle comporte différents aspects. Le double comme sosie est parfois recherché dans le développement des stratégies de jumelage, de partenariat ou de réseaux de villes.

Ainsi, sur la base de caractéristiques communes, des villes peuvent-elles s'entendre pour concrétiser des échanges socioculturels. L'image du *miroir* accompagne les villes doublons, de part et d'autre d'une discontinuité spatiale (par exemple, un cours d'eau ou une frontière) : la croissance de l'une a favorisé celle de l'autre et peut être évaluée selon des critères communs en profitant d'une altérité toute proche ou d'une dissymétrie originelle. Dans beaucoup d'esprits, l'*ombre* demeure le domaine des périphéries urbaines où la lumière du centre peine à se diffuser. De même la nature reste-elle trop souvent l'*être antagoniste et réciproque* de la ville. La polynucléarité procède partiellement de l'affirmation d'*entités de substitution, de remplacement ou de transfert* susceptibles de répondre au clivage centre/périphérie. Mais le double peut aussi se former à l'intérieur de soi et y croître, parfois *masqué* : les villes souterraine, informelle ou encore durable complexifient les agglomérations existantes et étendent le champ des possibles. Comme *Janus* aux deux visages, la figure du double ne préside-t-elle pas aux chemins empruntés par la ville ? Tantôt anxiogènes, tantôt euphorisants, les doubles de la ville sont bien pluriels et lui donnent à voir ce qu'elle n'est pas (encore), ce vers quoi elle pourrait tendre, ce à quoi elle aspire, ce qu'elle gagnerait à s'épargner...

Dans un *xx^e* siècle qualifié par certains d'urbain, les grandes villes historiques – Paris, Londres ou New York – continueront-elles à figurer des modèles d'urbanité pour avoir su gérer au mieux la ville et ses multiples formes de doubles. Pour Paris, le dernier avatar de ces doubles, toujours plus gigantesques, est sans doute celui des projets des dix équipes internationales d'architectes, sur « le Grand Pari(s) » (Offner, 2007 ; Atelier parisien d'urbanisme, 2009) : certains allaient jusqu'à la basse Seine, d'autres proposaient la création de forêts dans l'axe des pistes de l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle, réfléchissant au nouveau statut de l'agriculture urbaine et périurbaine. Voir loin impose de ne pas voir simplement double !

Références

- Atelier parisien d'urbanisme, 2009, *Une petite synthèse du Grand Pari(s) de l'agglomération parisienne*, Paris, Atelier parisien d'urbanisme.
- Arlaud S., Jean Y., Royoux D., dir., 2005, *Rural-urbain. Nouveaux liens, nouvelles frontières*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Arnould P., Bonerandi E., Gillette C., 2009, « Urbain-rural », pp. 91-152, in : Stébé J.-M., Marchal H., dirs, *Traité sur la ville*, Paris, Presses universitaire de France.
- Ascher F., 1995, *Métapolis ou l'avenir des villes*, Paris, O. Jacob.
- Bairoch P., 1985, *De Jéricho à Mexico. Ville et économie dans l'histoire*, Paris, Gallimard.
- 1996, « Cinq millénaires de croissance urbaine », pp. 17-60, in : Sachs I., dir., *Quelles villes pour quel développement ?*, Paris, Presses universitaires de France.
- Bauer G., Roux J.-M., 1976, *La rurbanisation ou la ville éparpillée*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Beaujeu-Garnier J., Chabot G., 1964, *Traité de géographie urbaine*, Paris, A. Colin.

- Berger M., Fruit J.-P., Plet F., Robic M.C., 1980, « Rurbanisation et analyse des espaces périurbains », *Espace géographique*, 4, pp. 303-313.
- Berque A., Bonnin P., Ghorra-Gobin C., 2006, *La ville insoutenable*, Paris, Belin.
- Billard G., Brennetot A., 2009, « Le périurbain a-t'il mauvaise presse ? Analyse géoéthique du discours médiatique à propos de l'espace périurbain en France », *Articulo. Journal of Urban Research*, 5. Accès : <http://articulo.revues.org/1372>. Consulté le 21/03/14.
- Blais R., 1939, *La campagne*, Paris, Presses universitaires de France.
- Bonard Y., Lord S., Matthey L., Zanghi F., coords, 2009, « Splendeur et misère du périurbain », *Articulo. Journal of Urban Research*, 5. Accès : <http://articulo.revues.org/826>. Consulté le 21/03/14.
- Bonerandi E., Landel P.A., Roux E., 2003, « Les espaces intermédiaires, forme hybride : ville en campagne, campagne en ville ? », *Revue de géographie alpine*, 91, vol. 4, pp. 65-77.
- Bonnamour J., 1993, *Géographie rurale. Position et méthode*, Paris, Masson.
- Burchell R.W., Shad N.A., Listokin D., Phillips H., Downs A., Seskin S., Davis J.S., Moore T., Helton D., Gall M., 1998, *The Costs of Sprawl – Revisited*, Washington, National Academy Press.
- Calbérac Y., 2011, « Le terrain des géographes est-il un terrain géographique ? Les terrains de l'épistémologie », *Les Carnets de géographes*, 2. Accès : http://www.carnetsdegeographes.org/carnets_terrain/terrain_02_01_Calberac.php. Consulté le 21/03/14.
- Chabot G., 1948, *Les villes : aperçu de géographie humaine*, Paris, A. Colin.
- Chalas Y., 2002, *Villes contemporaines*, Paris, Éd. Cercle d'art.
- 2010, « Centre, centralité et polycentrisme dans l'urbanisation contemporaine », *Urbia*, 11, pp. 23-41.
- Charmes É., 2010, « Effets de mode ou solution durable ? La densification en débat », *Études foncières*, pp. 19-23.
- Choay F., 1980, *La règle et le modèle. Sur la théorie de l'architecture et de l'urbanisme*, Paris, Éd. Le Seuil.
- 1994, « Penser la non-ville et la non-campagne de demain », in : Délégation interministérielle à l'aménagement du territoire et à l'attractivité régionale, *La France au-delà du siècle*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube/Délégation interministérielle à l'aménagement du territoire et à l'attractivité régionale.
- Cholley A., 1923, « Essai d'histoire topographique du quartier de la Guillotière », *Revue du Lyonnais*, 9, série 6, pp. 139-174.
- Chombard de Lauwe P.H., 1982, *La fin des villes*, Paris, Calmann-Lévy.
- Christaller W., 1933, *Die zentralen Orte in Süddeutschland. Eine ökonomisch-geographische Untersuchung über die Gesetz mässigkeit der Verbreitung und Entwicklung des Siedlungen mit städtischen Funktionen*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Claval P., 1982, *La logique des villes. Essai d'urbanologie ?*, Paris, Litec.
- Clément G., 2004, *Manifeste du Tiers paysage*, Paris, Sujet/Objet Éd.
- Depaule J.-C., dir., 2006, *Les mots de la stigmatisation urbaine*, Paris, Unesco.
- Douzet F., Giblin B., 2013, *Des frontières indépassables. Des frontières d'état aux frontières urbaines*, Paris, A. Colin.

- Duby G., dir., 1985, *Histoire de la France urbaine*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Duby G., Wallon A., dir., 1975, *Histoire de la France rurale*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Dumont G.-F., 2012, « Un meurtre géographique : la France rurale », *Population et Avenir*, 707, p. 3.
- Fourcaut A., 2000, *La banlieue en morceaux. La crise des lotissements défectueux en France dans l'entre-deux-guerres*, Grâne, Éd. Créaphis.
- Fourcaut A., dir., 1992, *Banlieue rouge (1920-1960)*, Paris, Éd. Autrement.
- Frémont A., 2009, « À la recherche du rural perdu », *Géographie économie société*, 11, pp. 39-45.
- Friedmann G., éd., 1953, *Villes et campagnes. Civilisation urbaine et civilisation rurale en France*, Paris, A. Colin.
- Gallois L., 1925, « Le site et la croissance de Lyon », *Annales de géographie*, 192, pp. 495-509.
- George P., 1952, *La ville. Le fait urbain à travers le monde*, Paris, Presses universitaires de France.
- 1956, *La campagne et le fait rural à travers le monde*, Paris, Presses universitaires de France.
- 1961, *Précis de géographie urbaine*, Paris, Presses universitaires de France.
- 1963, *Précis de géographie rurale*, Paris, Presses universitaires de France.
- Germes M., Braillich A., Schirmel H., Glasze G., Pütz R., 2010, « Les grands ensembles de banlieue comme menaces urbaines ? Discours comparés – Allemagne, France, Pologne », *Annales de géographie*, 675, pp. 515-535.
- Giblin B., 2009, *Dictionnaire des banlieues*, Paris, Larousse.
- Gilsoul N., dir., 2011, *La ville fertile : vers une nature urbaine*, Paris, Éd. Le Moniteur.
- Glatron S., Grésillon E., Blanc N., 2012, « Les trames vertes pour les citadins : une appropriation contrastée à Marseille, Paris, Strasbourg », *Développement durable et territoires*, 2, vol. 3. Accès : <http://developpementdurable.revues.org/9297>. Consulté le 21/03/14.
- Grésillon É., Cohen M., Lefour J., Goeldner L., Simon L., 2012, « Les trames vertes et bleues habitantes : un cheminement entre pratiques et représentations. L'exemple de la ville de Paris (France) », *Développement durable et territoires*, 3, vol. 3. Accès : <http://developpementdurable.revues.org/9470>. Consulté le 21/03/14.
- Hervieu B., Viard J., 1998, *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube.
- Husson J.-P., 2008, *Envies de campagne. Les territoires ruraux français*, Paris, Éd. Ellipses.
- Jaillet M.-C., 2004, « Le périurbain : un espace pour les classes moyennes », *Esprit*, 3-4, pp. 40-61.
- Kayser B., 1990, *La renaissance rurale. Sociologie des campagnes du monde occidental*, Paris, A. Colin.
- dir., 1993, *Naissance des nouvelles campagnes*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube.
- Kohl J.G., 1841, *Der Verkehr und die Ansiedlungen der Menschen in ihrer Abhängigkeit von der Gestaltung der Erdoberfläche*, Dresden/Leipzig, Arnold.
- Lapeyronnie D., 2008, *Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*, Paris, R. Laffont.
- Le Lannou M., 1986, *Saint-Brieuc, Seyssel*, Éd. Le Champ vallon.

- Le Play F., 1847, *Des forêts considérées dans leurs rapports avec la constitution physique du globe et l'économie des sociétés*, Fontenay-aux-Roses, École normale supérieure Éd., 1996.
- Lösch A., 1940, *Die räumliche Ordnung der Wirtschaft*, Iéna, G. Fischer.
- Lucan J., 2012, *Où va la ville aujourd'hui ? Formes urbaines et mixité*, Paris, Éd. La Villette.
- Lussault M., 2007, *L'homme spatial*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Mathieu N., 1990, « La notion de rural et les rapports villes/campagnes en France. Des années cinquante aux années quatre-vingt », *Économie rurale*, 197, pp. 35-41.
- 1998, « La notion de rural et les rapports ville/campagne en France : les années quatre-vingt-dix », *Économie rurale*, 247, pp. 11-20.
- Mongin O., 2005, *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Monnet J., 1993, *La ville et son double. Images et usages du centre : la parabole de Mexico*, Paris, Nathan.
- 1997, « Pitié pour les grandes villes ! », *Cybergéo. European Journal of Geography*. Accès : <http://cybergeo.revues.org/5387>. Consulté le 21/03/14.
- Neuman M., 2005, « The compact city fallacy », *Journal of Planning Education and Research*, 25, vol. 1, pp. 11-26.
- Offner J.-M., 2007, *Le Grand Paris*, Paris, Documentation française.
- Paquot T., 2000, « Introduction générale : études urbaines ou "science" de la ville et des territoires ? », pp. 5-17, in : Lussault M., Body-Gendrot S., dir., *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, Paris, Éd. La Découverte.
- Paquot T., Lussault M., Body-Gendrot S., dirs, 2000, *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, Paris, Éd. La Découverte.
- Pelletier J., Delfante C., 1989, *Villes et urbanisme dans le monde*, Paris, Masson.
- Perrier-Cornet P., dir., 2002a, *Repenser les campagnes*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube.
- 2002b, *À qui appartient l'espace rural ?*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube.
- Pumain D., Paquot T., Kleinschmager R., 2006, *Dictionnaire. La ville et l'urbain*, Paris, Éd. Economica.
- Rautenberg M., Micoud A., Bérard L., Marchenay P., 2000, *Campagnes de tous nos désirs : patrimoine et nouveaux usages sociaux*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme.
- Reclus É., 1895, « Evolution of Cities », *Contemporary Review*, 67, pp. 246-264.
- Rivière d'Arc H., dir., 2001, *Nommer les nouveaux territoires urbains*, Paris, Unesco.
- Roncayolo M., 1990, *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard.
- Roth H., 2011, « Les "villes rétrécissantes" en Allemagne », *Géocarrefour*, 86, vol. 2, pp. 75-80.
- Staszak J.-F., 1999, « Détruire Détroit. La crise humaine comme produit culturel », *Annales de géographie*, 607, pp. 277-299.
- Stébé J.-M., 2002, *La crise des banlieues*, Paris, Presses universitaires de France.
- Stébé J.-M., Marchal H., dirs, 2009, *Traité sur la ville*, Paris, Presses universitaires de France.
- Thünen H. von, 1826, *Der isolierte Staat in Beziehung auf Landwirtschaft und Nationalökonomie*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1966.

- Tissier J.-L., 1992, « Front pionnier des géographes ? », pp. 252-263, in : Fourcaut A., dir., *Banlieue rouge (1920-1960)*, Paris, Éd. Autrement.
- Tissier J.-L., Vennetier P., 1989, *Dynamiques urbaines dans le monde*, Paris, Documentation française.
- Topalov C., dir., 2002, *Les divisions de la ville*, Paris, Unesco.
- Topalov C., Coudroy de Lille L., Depaule J.-C., Marin B., 2010, *L'aventure des mots de la ville à travers le temps, les langues, les sociétés*, Paris, R. Laffont.
- Urbain J.-D., 2002, *Paradis verts. Désirs de campagne et passions résidentielles*, Paris, Payot.
- Vanier M., 2000, « Qu'est-ce que le tiers espace ? Territorialités complexes et construction politique », *Revue de géographie alpine*, 1, pp. 105-113.
- Veyret Y., Le Goix R., dirs, 2011, *Atlas des villes durables. Écologie, urbanisme, société : l'Europe est-elle un modèle ?*, Paris, Éd. Autrement.
- Viard J., 1990, *Le tiers espace, essai sur la nature*, Paris, Klincksieck.
- Vieillard-Baron H., 1996, *Banlieue, ghetto impossible ?*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube.
- Wacquant L., 2007, *Parias urbains. Ghetto, banlieues, État. Une sociologie comparée de la marginalité sociale*, Paris, Éd. La Découverte.
- Wald P., Leimdorfer F., dirs, 2004, *Parler en ville, parler de la ville. Essai sur les registres urbains*, Paris, Unesco.